

— *Complaisances !* s'écria-t-elle, ouvrant tout grands ses jolis yeux ; quand je m'évertuais tout simplement à lui apprendre à jouer au croquet ? En vérité, je n'appellerais pas cela des *complaisances*.

— Lucia Gaston, répondit-il, n'aurait peut-être pas agi de même.

Elle parut un peu embarrassée.

— Vous ressemblez beaucoup à ma tante Belinda, dit-elle.

Il se redressa d'un air contraint. Il ne pensait pas avoir la moindre ressemblance avec miss Belinda.

Elle continua sans avoir remarqué son mouvement :

— Vous croyez que tout a son importance ; vous m'avez dit cela absolument comme ma tante Belinda, qui me répète incessamment : " Qu'est-ce qu'on en pensera ? " Il ne me vient jamais à l'idée qu'on en pensera quelque chose. Bon Dieu ! pourquoi s'en occuperait-on ?

— Vous vous apercevrez un jour qu'on s'en occupe, répondit-il.

Lorsqu'on se sépara pour la soirée, Barold ramena Lucia chez elle, et Burmistone descendit la rue en compagnie du révérend.

M. Poppleton était agréablement excité ; sa petite figure rayonnait de joie.

— Quelle charmante personne que miss Bassett ! s'écria-t-il lorsqu'ils se furent un peu éloignés de la maison. Quelle charmante personne !

— Très charmante, répondit gravement M. Burmistone ; je n'ai certainement jamais rien vu de plus joli ; et quelles robes elle a !...

— Oh ! interrompit M. Poppleton, avec un embarras qui n'était pas affecté, je... je voulais parler de miss Belinda Bassett, quoiqu'il est certain que ce vous dites est vrai ; miss Octavia Bassett... vraiment... je crois... Miss Octavia Bassett est *tout aussi*... on pourrait même dire est *plus* charmante que sa tante.

— Oui, reprit M. Burmistone, cela peut se dire assurément ; elle est moins mûre, mais c'est un défaut dont elle se corrigera avec le temps.

— Ses manières sont empreintes d'une si ravissante gaieté, ré-